Un Congrès sur les droits d'auteur

par Pierre ABRAHAM.

Parmi les quelques centaines de congrès qui se tiennent à Paris, à l'occasion de l'Exposition internationale, certains concernent les questions théâtrales, soit qu'ils les abordent du point de vue idéologique et technique, soit qu'on les étudie du point de vue industriel et commercial.

Ainsi, du 14 au 19 juin, s'est tenu le XIIe Congrès de la Confédération internationale des sociétés d'auteurs et compositeurs. Ouvert, dans le salon de l'Horloge du ministère des Affaires étrangères, par M. Jean Zay, en présence de M. Albert Lebrun, il s'est clos par une série de vœux concernant entre autres une convention universelle de protection du droit d'auteur, l'urgence de protéger mieux le droit d'auteur dans certains pays, la nécessité de protéger le droit moral de l'auteur contre les empiétements des exécutants ou des metteurs en scène, enfin les relations avec les industriels du disque, de la radio et du cinéma. En ce qui concerne ce dernier, le Congrès réclame l'institution d'un droit d'auteur perçu dans les cinémas comme cela se pratique au théâtre.

Dans son discours inaugural, M. Jean Zay, parlant du droit d'auteur, a précisé qu'il « n'apparaît plus tant comme un droit de propriété, même d'une espèce particulière, que comme un droit bien spécial à la création artistique, attaché à la personne, inaliénable et incessible. Il ne se transmet que pour un temps. Il se divise en droit financier et en droit moral. Il consacre cette constatation qu'Alfred de Vigny avait déjà faite, que si l'auteur possède un droit à vie à une rémunération chaque fois que son œuvre entre en contact avec le public, l'œuvre elle-même est un don qu'il fait aux autres hommes. Elle entre dans le patrimoine spirituel de la nation, de l'humanité. Et la nation en devient à la fois le dépositaire et le gardien. Elle assure sa conservation, sa pérennité ».

Venant aux travaux mêmes du congrès, on pourrait se demander en quoi ils intéressent le public, puisqu'il s'agit de la défense de droits professionnels aussi honorables, certes, sur le plan du travail, que ceux des commerçants ou ceux des ouvriers, mais qui ne paraissent pas devoir directement émouvoir les usagers du livre, du disque, de la radio, du cinéma ou du théâtre. Pourtant, le souci constant, chez les participants, de parler des droits de l'esprit — lors même qu'ils entendaient ces mots sous leur sens monnayable — avait quelque chose de touchant, et même d'attendrissant, qui distingue ce congrès d'avec un congrès d'épicerie ou de produits chimiques.

On pouvait aussi se demander s'il était bien sensé à une confédération internationale de dramaturges, de compositeurs et de gens de lettres, toutes personnes œuvrant à l'écart des pouvoirs publics, et fort jaloux de leur indépendance intellectuelle, d'être présidée par le ministre en exercice de la Propagande dans un pays à régime autoritaire. Entre les événements d'Espagne et l'assassinat des frères Rosselli, la présence et la présidence du ministre italien de la Propagande — quelle que fût sa personnalité — n'était pas sans paraître gênante à quelques congressistes. Enfin, la question ne se pose plus pour l'instant, puisqu'à l'expiration de son mandat, M. Dino Alfieri a été nommé président d'honneur en même temps que M. Romain Coolus, et qu'il a été remplacé à la présidence par M. Charles Méré.

Disons aussi que les délégations fascistes et hitlériennes ont donné une jolie démonstration de quelque chose que je vous laisse formuler. Elles étaient : rares, massives et disciplinées (36 délégués pour l'une, 29 pour l'autre) à ces séances où l'on discutait des rémunérations. Au congrès qui a immédiatement suivi, et qui était celui des Pen-Clubs, point de délégation hitlérienne et seulement deux délégués fascistes : on n'y parlait, il est vrai, que de la liberté d'écrire et de publier.

Concours du Conservatoire
TRAGEDIE

(hommes et femmes)

Quatre concurrents. Pas de 1er ni de 2e prix. Pas de 1er accessit.
2e accessits : M. Chevrier et Mlle Riddez.

VISITES AUX FUTURS HOTES DU THEATRE D'ESSAI

Au travail, avec les Comédiens Routiers

Si les Comédiens Routiers s'inquiètent quelque peu d'ignorer encore la date à laquelle ils pourront jouer sur la scène du Théâtre d'Essai, la nouvelle de leur spectacle ne leur donne par contre aucun souci, car ils sont prêts.

Satisfaction qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes, ou plutôt au mode de vie qu'ils ont adopté. On sait quel [illegible]

nous animateur est donc cette troupe M. Léon Chancerel, véritable pionnier du jeune théâtre ambulant et dont l'activité n'est pas seulement celle d'un organisateur, puisqu'il cumule les fonctions d'auteur, de traducteur et d'adaptateur en même temps que celles de metteur en scène et de décorateur.

Il y a quelques années, les Jeunes Comédiens Routiers, dans la connaissance de leur peu de savoir en matière théâtrale, compensée par le goût certain qu'ils avaient de tout apprendre, se limitèrent aux tournées de province ou de la périphérie.

C'est là, par un travail quotidien, enthousiaste et parfois rude — en raison de leurs moyens matériels restreints — qu'ils acquièrent une pratique de la scène qui, jointe aux enseignements de Léon Chancerel, leur a vite rallié un public fidèle et d'esprit jeune.

Le contact qu'ils ont entre eux, vivant ensemble, fabriquant eux-mêmes leurs décors, leurs costumes et leurs masques — le masque est un parti bien défini de leur technique — a créé dans leur troupe cet esprit qu'on ne joue que pour le spectacle et non pas pour la vedette. Conception saine de liberté et de foi plus grande.

Leur répertoire comporte des pièces classiques : Le Mariage forcé et La Jalousie du Barbouillé, de Molière; L'Antigone des Routiers, [illegible] *d'action et modernisation des chœurs de L. Chancerel. Des farces : La farce du Chaudronnier, L'Impromptu du Médecin, Les Olives,* [illegible]*, adaptées de textes du XVe siècle, d'auteurs espagnols ou russes. Des jeux : grands spectacles communautaires, et des récitations chorales, ces deux derniers genres étant en quelque sorte le cachet, la marque de fabrique de la troupe.*

Actuellement, les Comédiens Routiers qui se démarquent en un Théâtre de l'Oncle Sébastien réservé à la jeunesse et dont c'est la troisième saison, [illegible] *à Paris. L'Exposition leur donne l'occasion de se manifester en trois endroits différents : au Théâtre d'Essai (classe 70), à la classe 8 (femme, enfant, famille), et à Fontenay* [illegible] *Kellermann (œuvres de jeunesse).*

Leur participation au Théâtre d'Essai comporte une première représentation de Picrochole, adaptée de Rabelais par L. Chancerel, La Coupe enchantée, de La Fontaine, et une partie de variétés.

YVES-BONNAT.

Le metteur en scène William Dieterle nous parle du cinéma français

M. William Dieterle, metteur en scène de la Warner Bros, est à Paris depuis quelques jours. Séjour dont il voudrait garder l'incognito, mais en vain. On ne vient pas impunément d'Hollywood. Notre hôte, qui débuta en Allemagne comme jeune premier, il y a dix ans, aux côtés de Conradt Veidt et d'Emil Jannings — c'était, je crois, dans « Figures de cire » — est le metteur en scène de « l'Ange blanc », du « Septième District », son plus récent film, du « Songe d'une nuit d'été », en collaboration avec Max Reinhardt, de « la Tornade » (Another Dawn) dont les protagonistes sont Errol Flynn et Kay Francis.

Mais son idéal cinématographique se satisfait mieux des grands films exaltant les célébrités et spécialement les célébrités françaises. C'est ainsi qu'il a tourné successivement le film « Pasteur » et qu'il travaille à celui de Zola.

M. William Dieterle a une admiration sans bornes pour les grands hommes français, mais comme nous lui demandions s'il est venu chez nous en vue d'un prochain film de ce genre, il se retranche derrière son goût déclaré pour la province française et affirme que la question cinématographique est très secondaire dans les raisons de son voyage.

— Dans vos films apologétiques quel sentiment vous guide ?

— Je cherche plutôt à faire rendre à mon héros son sens humain plutôt que de donner de sa vie une représentation exacte ou trop anecdotique.

— Que pensez-vous du cinéma français ?

— Les films les plus réussis sont ceux qui se limitent dans un genre français. Lorsque les metteurs en scène parisiens veulent imiter Hollywood, ils se trompent et leurs réalisations sont mauvaises.

« Pourtant le premier choc cinématographique que j'ai ressenti — c'était en 1919 — m'a été donné par un film français : « Germinal ». En outre on peut bien affirmer que le point de départ du cinéma a eu lieu en France et que notamment les « Charlie » sont nés des « Max Linder ».

— Croyez-vous au film en couleur ?

— Personnellement je ne veux pas en faire avant que la technique en soit sérieusement éprouvée. Mais il est évident que d'ici quelques années, seul le film en couleur aura cours, et [illegible]**, moi qui suis un fervent du noir et blanc, mais je devrai en passer par là comme tout le monde.**

— Et la télévision ?

— Elle ne sera jamais aussi populaire que le cinéma, qui oblige à sortir comme tous les spectacles. La télévision ne sera guère une distraction que pour les gens immobilisés tels que les malades par exemple.

M. William Dieterle va prochainement se rendre dans le Midi puis pour quelques semaines probablement en U.R.S.S.

Quant à son dernier film, G.L. George nous câble d'Hollywood ce qui suit.

Y.-B.

FILMS :

« Le Destin se joue la nuit » au MIRACLES-LORD-BYRON « Week end mouvementé » et « Un taxi dans la nuit » à L'AVENUE

Drôle de drame, comme dirait Marcel Carné. Charles Boyer joue vraiment de malchance. Il était, dans le lamentable *Jardin d'Allah*, moine défroqué, amoureux et fabricant de liqueur ; le voici promu, dans *Le Destin se joue la nuit*, au rang de maître d'hôtel impeccable, sentimental et irrésistible. Il est à souhaiter qu'on lui confie un jour un rôle où il puisse donner sa mesure.

Dans le film de Frank Borzage, le Destin a vraiment bon dos. Un scénariste en délire peut lui imputer ses élucubrations les moins logiques. Nous le regrettons pour Frank Borzage, qui a mis une louable application à nous conter cette histoire à dormir debout et a tenté de la rendre humaine.

Un mari milliardaire et méchant qui ne veut pas divorcer ; une épouse malheureuse que le Destin jette dans les bras d'un maître d'hôtel chevaleresque. Je ne vous dirai ni où, ni quand, ni comment, car cela nous entraînerait trop loin. Toujours est-il que le mari jaloux tue son chauffeur pour pouvoir accuser du meurtre l'amant présumé de sa femme. Et ceci n'est qu'un début... Après maintes péripéties, séparations et rencontres, le Destin — à moins que ce ne soit le mari ; le point n'est pas très clair — combine un accident de bateau où nos deux amoureux devraient trouver la mort. Mais le Destin — toujours lui — les sauve au dernier moment et, ne voulant rien faire à demi, pousse le mari à se suicider. Ils sont donc libres et heureux. Drôle de drame en vérité.

Contre ce Destin contraire, Charles Boyer et Jean Arthur font de leur mieux. Jean Arthur, surtout, réussit, par sa grâce et son talent, à nous rendre plus d'une fois le film supportable. Colin Clive, le bon acteur qui vient de mourir, joue le rôle bien conventionnel du mari odieux.

◆

Week End mouvementé est une comédie légère qui fait songer à la fois à *New-York-Miami* et à *Love on the Run* (Loufoque et Cie). Norman Taurog, le metteur en scène, a du goût et du métier, mais l'intrigue, qui se réduit presque à un long dialogue entre les deux principaux interprètes, manque par trop d'imprévu et de variété. Il y a cependant quelques scènes bien venues et quelques reparties amusantes. Mais la comédie « sophistiquée » nous a déjà donné tant de réussites que nous sommes en droit d'être très exigeants. Ce film, où nous retrouvons Don Ameche et Slim Summerville, nous présente une nouvelle vedette : Ann Sothern ; elle est gentille et joue agréablement, mais ce n'est pas une révélation. Regrettons à ce propos, de n'avoir pas eu l'occasion de revoir Frances Farmer, dont les débuts, dans *Le Vandale*, étaient si prometteurs.

Un Taxi dans la nuit est un film policier de série, assez absurde, mais rapide et bien mené. On le voit sans grand plaisir, mais sans ennui.

PIERRE BONNEL.

Du Studio à l'Ecran

Mary Pickford a de la chance

Certains faits prennent parfois l'allure d'un avertissement du destin.

Mary Pickford, ainsi qu'on le sait, avait passé dernièrement quelques semaines en Europe, et devait retourner aux Etats-Unis, vers l'époque où le *Hindenburg* — le zeppelin dont on connaît la fin tragique — s'apprêtait à accomplir sa traversée aérienne.

La célèbre star, en compagnie d'un acteur américain, Henry Wilcoxon, et de sa nièce, avait décidé de prendre place à son bord.

Bien lui en prit de changer d'idée. Mais elle le dut en grande partie à l'insistance que mit Gwynne Pickford à la dissuader d'exécuter ce projet, pour lequel elle manifestait une inexplicable répugnance.

Quant à Wilcoxon, qui avait déjà retenu sa place, ainsi que celle de sa femme, sur le *Hindenburg*, un câble de ses producteurs, lui demandant d'avancer son retour, l'empêcha d'attendre le départ du dirigeable fatal, et il dut se contenter d'un paquebot.

Voici les danseurs du Cameroun qui participeront au Gala du Folklore, patronné par « Ce soir » et organisé à l'occasion des « Journées féminines d'amitié internationale » par le Comité mondial des Femmes, dans une des plus belles salles de Paris, le 3 juillet prochain.

Avec Jean Delettre quelques heures avant la générale de « LA BELLE SAISON »

par Jean WIENER.

J'aime Jean Delettre, parce qu'il porte en lui toute la joie de vivre. Sa première opérette, la première opérette de Lucienne Boyer, il y a de quoi le troubler, semble-t-il. Eh bien ! non. Il a exactement son bon visage de tous les jours, qui n'est qu'un sourire. Dans quelques heures on présentera *La Belle Saison* et, sous les jolis arbres qui entourent Marigny, je lui ai demandé de me raconter quelque chose.

— En somme, m'a-t-il dit, *La Belle Saison* est une comédie musicale, mais on peut dire aussi qu'elle est une opérette à grand spectacle, et puis, d'ailleurs, ça n'a aucune importance. Ce qui importe, c'est ceci : je trouvais toujours le sujet des opérettes ou comédies musicales très minces, trop minces. La musique peut beaucoup, c'est entendu, mais elle ne remplace pas un bon sujet, un sujet consistant. Alors, j'ai demandé à Lattès une vraie histoire, pas seulement amusante, mais aussi intéressante. Et il m'a proposé *La Belle Saison* qui, comme on pourra en juger, est une vraie aventure, toute pleine d'action :

« Un fils de riche, très riche lui-même, [illegible] des studios, [illegible] : il pourrait faire mille autres choses, mais il est très dégoûté, et se sent fort mal dans la peau de son personnage. Il fait croire aux gens de son entourage qu'il doit passer trois jours par semaine à Londres, pour ses affaires ; en réalité, il s'installe à Montmartre, à quelques pas du Sacré-Cœur, [illegible] trouvé un petit logement dans une maison où vivent, chacun dans sa pièce, une gentille modiste et un pauvre jeune compositeur de musique. La gentille modiste aime chanter ; elle se sent très attirée par le peintre [illegible] et, de temps en temps, elle fait, [illegible] un petit concert de chanteurs pour améliorer le sort de [illegible] sympathique. Mais le compositeur de musique s'intéresse de plus en plus à elle. Il faut qu'on la présente à un manager, elle a trop de talent ! Le [illegible] milliardaire va s'arranger, et c'est alors qu'on verra arriver, tremblante, la modiste musicienne dans le bureau somptueux du grand imprésario qu'elle [illegible]... etc., etc.

« Et voilà !

« Que dire de mes interprètes ? Ce sont des amours.

« Que dire de Volterra ? Le directeur idéal.

« Que dire de Val Sang et de l'orchestre qu'il dirige ? Qu'ils me comblent de joie !

« Je [illegible] ma musique ! surtout mes deux chansons : l'Espagnole et Chez nous ? »

On dira [illegible] de cette musique. Mais ce qu'on peut [illegible], dès ce soir, ce sont des vœux, et des vœux pour [illegible], car je ne sais rien de plus agréable ni de plus aimable que la gentille et parfaite bonne humeur de Jean Delettre.

SCARAMOUCHE EN TOURNEE

Ayant terminé dimanche ses représentations prévues pour l'Exposition, le théâtre Scaramouche, sous la direction d'Henriette Pascar, va quitter Paris pour une tournée à travers la France.

Le 2 juillet, au Grand Casino de Vichy, Henriette Pascar complètera elle-même le programme du « Médecin Volant » et des « Enfantines de Moussorgsky » en interprétant : « Pablo triomphe », une sketch chorégraphique, composé d'émouvants et joyeux numéros de danses et de masques.

NOUVELLES D'HOLLYWOOD

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL, PAR CABLE DIRECT WESTERN UNION

Le film sur la vie d'Emile Zola de William Dieterle vient d'être présenté avec le plus grand succès à Hollywood

Hollywood, 29 juin. — Le film que William Dieterle a tiré de la vie d'Emile Zola a été présenté aujourd'hui. Paul Muni, dans le rôle de Zola, a sans doute trouvé sa meilleure création.

Cette production retrace avec une extrême fidélité le développement de l'affaire Dreyfus et montre sans ménagement le rôle de l'État-Major dans la condamnation injuste.

L'atmosphère de la France dans ces années troublées est revécue avec une grande compréhension et une parfaite exactitude historique, malgré quelques inexactitudes nécessitées par le scénario, qui ne nuisent en rien à la vérité.

Vladimir Sokoloff est superbe dans le rôle du peintre Cézanne. Gale Sondergaard est magnifique dans celui de Lucie Dreyfus et Joseph Schildkraut, qui interprète le rôle du capitaine Dreyfus, le fait avec une grande sobriété.

La mise en scène de William Dieterle, qui a, comme on le sait, réalisé le film sur Pasteur, est remarquable de simplicité et de justesse de ton.

Il serait regrettable que la France fût privée du premier film sur l'affaire Dreyfus où la vérité et la dignité ne sont nullement sacrifiées à des effets théâtraux.

G.-L. GEORGE.

Annabella, dans le rôle de Marguerite de Foix, dans la réalisation de Victor Leastrom, « Sous la robe rouge », qui va sortir bientôt.

Mam'zelle Bécot

Roman, par Pierre Véry

20. RESUME

Pierre Arnou, qui vit à l'hôtel Bénédict, [illegible] *à Auteuil, afin de procurer à sa maîtresse l'argent qu'elle prétend avoir besoin pour apaiser un maître-chanteur. A son tour, Pierre a été filé par Jean-Paul Vautrel, autre locataire de l'hôtel Bénédict. Tous deux se retrouvent dans la chambre de l'oncle Antonin* [illegible] *Jean-Paul accuse également Pierre* [illegible]

Rien n'avait été volé chez le vieillard, [illegible]

A l'hôtel Bénédict, Pierre et Jean-Paul vivent dans la crainte de la police.

VII

Ces messieurs du quai

[illegible]

Cet après-midi là, Pierre prit le thé chez Natacha Comiteloff. [illegible] le Palais d'Hiver de l'empereur, les quais de la Néva. Il se rappela l'attendrissement qui l'avait saisi, la première fois qu'il était entré chez la Russe ; cette sensation angoissante de toute la tendresse éparse dans le monde, puis ce grand désir de mourir, qui lui était venu ! Imbécile sensiblerie !...

— Pierre, murmurait Natacha Comiteloff, après avoir soufflé loin la fumée de sa cigarette *High Life*, Pierre, j'en ai ? Mon amie hollandaise m'en a passé. Voulez-vous en voir ? Ou, maintenant, peut-être ? Pourquoi pas maintenant ?

Il faisait un temps brumeux, hostile, qui dissuadait de sortir, resserrait les limites de l'univers jusqu'aux dimensions d'une chambre. Sortir ? A quoi bon ? N'était-on pas bien ici ? Les rideaux drapés, de façon coquette, le lit poussé dans un angle, le bibelot bête, — mais si gentil ! — sur la cheminée, [illegible] du thé... Ce n'était pas le palais de l'Empereur, mais on était chez soi, tranquilles...

— Pourquoi pas maintenant ? répéta la Russe.

Pierre secoua la tête ; la mèche rebelle tomba sur son front.

— Je ne tiens pas à essayer.

Elle rit.

— Vous avez peur ?

Il se leva, et railla, d'une voix un peu sèche :

— Je n'y tiens pas, voilà tout !

— Comme vous voudrez ! fit-elle avec indifférence.

Elle essayait de recueillir, sur la lame d'un couteau, un cylindre de cendre tombée de sa cigarette sur le tapis bleu et or.

— Dommage ! regretta-t-elle. Si vous saviez... C'est si merveilleux ! Cela donne des sensations tellement...

Elle chercha vainement une épithète : la hauteur des sensations que procure la cocaïne. Puis elle ouvrit la bouche ; Pierre vit rouler, sur le rose de la langue et du palais et sur l'émail des dents, les volutes de la fumée, qui s'échappait en traînées longues. Cela le fit songer à un ectoplasme. La Russe avait presque fermé les yeux. Entre les cils, elle filait un regard dont la signification était claire. Elle se laissa aller sur le dos ; sa jambe gauche pendait au bas du lit, elle avait allongé la droite sur la couverture. [illegible] la bouche ; [illegible] la fumée [illegible] s'évada lentement. Natacha avait de jolis seins, très formés. Renversée comme elle l'était, cela les remontait ; ils gonflaient le corsage, affleuraient l'échancrure.

Pierre était très calme. Il souleva sa tasse et but un peu de thé.

Elle se redressa. Elle n'eut pas l'air gêné, pas même piqué ; — un peu railleur, peut-être... Elle écrasa sa cigarette, et, dans un éclat de rire :

— Vous êtes un sentimental, Pierre ! Moi aussi, d'ailleurs, — mais pas dans le même sens ! La vie est [illegible], très cher !

Pierre, après cela, ne tarda guère à se retirer.

— Quand vous aurez envie de jouer aux dames, plaisanta-t-elle, faites-moi signe !

Elle referma la porte, s'y accota, murmura : « Dommage !... » [illegible] une épaule, caressa ses hanches, fit un pas de danse en fredonnant un vieil air de la sainte Russie, alluma une cigarette, puis la posa sur un cendrier, alla prendre dans l'armoire [illegible], le flacon de vernis, les ciseaux courbes, les [illegible], les limes de papier émeri, tout son attirail à manucurer, elle s'assit sur le lit, et se mit à ses ongles.

La fumée de la cigarette, qui achevait de se consumer seule, montait, très droite, pareille à un fil de soie bleue.

Au rez-de-chaussée, Tailler et Bollet jouaient aux cartes. Funkelstein procédait à l'inventaire de son fonds de commerce portatif. Jean-Paul parlait à Chauvel d'un quidam qui « avait fait dans ses bottes » et auquel il avait bien l'intention d'aller, un de ces jours, « chauffer sa gamme ». Chauvel, plus Pierrot que jamais, caressait sa scie musicale et, dès qu'il parvenait à décrocher son regard de celui de Jean-Paul, le reportait sur Lise qui rapetassait une chaussette de son frère.

Félix rinçait des verres. Mme Bénédict, les bras croisés et les yeux baissés vers son tiroir-caisse, pensait tristement.

Elle sortit du comptoir, monta au premier, pénétra dans sa chambre. Elle n'y vit rien à y faire. Elle passa dans la chambre de Lise ; là non plus, elle n'avait rien à faire. Il n'y avait rien à faire, où que ce fût. Elle revint dans le couloir, entra chez Jean-Paul. Elle vérifiait si tout était en ordre. C'était pour se tromper elle-même, pour se changer les idées, qu'elle se livrait à cette tournée d'inspection. Mais la pensée qui la tourmentait ne la quittait pas.

« Si [illegible] part, je pars ! Compris ? Tu pourras en chercher un autre pour lui refiler ton père ! » Il avait dit cela ! Le mufle ! Le goujat !

Elle passa dans la chambre de Chauvel. Là, on aurait pu nettoyer et ranger toute la journée, si l'on avait voulu. Dès qu'il était passé derrière vous, c'était à recommencer ! Elle retira de dessus le rebord de la fenêtre une paire de sandalettes, mit [illegible] le porte-serviettes la serviette qui traînait [illegible] le lit, transporta sur le lavabo le verre à dents qui se promenait sur la table de nuit, ramassa sur la carpette un pantalon, le plia, le posa proprement sur un dossier de chaise. Elle songeait : « Ces artistes ! Tous mariés avec le désordre ! »

Elle souffrait. Elle revoyait la figure terrible de Félix, lorsqu'elle avait eu le malheur de dire : « La petite va me faire son baluchon et s'en aller ! » Un loup, — voilà l'homme qu'elle aimait ! Un loup, ou un chacal ! Et elle, lâche, — si lâche ! — qui aurait dû, à ce moment-là, [illegible] de lui crier : « Fiche-moi le camp ! Que je ne te revoie plus ! »

Mais elle l'aimait.

Elle monta au second, entra chez Funkelstein. L'Allemand était un homme méticuleux. Il n'y avait jamais grand ménage à faire chez lui : balayer, vider le seau... Et le lit, il le faisait lui-même. Elle entra chez Pierre. Là aussi, c'était en ordre. Pierre ne salissait guère.

« Un jeune homme bien, se dit-elle. D'ailleurs, on voit qu'il doit sortir d'une bonne famille, ce M. Lesueur. »

Dieu, qu'elle avait mal, Mme Bénédict ! Elle s'assit sur la chaise où Pierre avait vu s'asseoir le fantôme de son oncle en tenue de cérémonie. Qu'elle était malheureuse ! Il avait dit : « Tu pourras en chercher un autre... » Elle reprenait la phrase, la décomposait, la détaillait, soupesait chaque mot : « Un autre... En chercher un autre... Lui refiler ton père... » Elle jeta sur ses yeux une main où flambait un diamant trop gros pour être vrai. « Ton père ! » Que les hommes sont donc salauds !

Elle crut entendre du bruit, tourna le front, se dit : « Je me serai trompée. » Son regard s'arrêta sur le règlement fixé à la porte : *la semaine se compte de sept jours*. Cet avertissement, rédigé par elle, jadis, voici qu'elle le fixait d'un œil neuf, [illegible] esprit changé. Elle ne retrouvait plus l'astuce, purement commerciale, que ces mots sous-entendaient. C'était comme si elle découvrait, soudain, que les choses n'ont pas qu'un seul sens, — de même que les hommes ont plus d'un visage. *Deux semaines se composent de quatorze jours.* Oui, oui, bien sûr !... C'était drôle qu'elle n'eût jamais vu cela sous cet aspect, auparavant ! [illegible] Bien sûr ! Et quand on a quarante-huit ans, comme elle avait, on n'en a plus vingt. Bientôt — demain, — elle aurait cinquante ans. « *Si tu te figures que c'est pour tes beaux yeux...* »

(A suivre.)

Reproduction, même partielle, interdite.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France